



Identité Le Printemps de Bourges a contribué à changer petit à petit l'image peu glamour de la préfecture du Cher.

Ville de festival, un bon plan ?

La France abrite quelque 3 000 festivals chaque année, qui valorisent les communes hôtes. Mais que deviennent celles-ci une fois les lumières de la fête éteintes et les festivaliers partis ? Pas facile d'entretenir une telle empreinte culturelle toute l'année.

Par Myriam Dubertrand

C'est entendu, un festival, ça donne un coup de fouet à l'économie locale. A Lorient, fief du Festival inter-celtique (FIL) depuis 1971, le maire, Norbert Métairie, a fait ses comptes : « La création de richesse est de 12,9 millions d'euros. Autant d'argent que nous n'aurions pas sans le festival ! » Chaque mois d'août, sur les dix jours du FIL, les cafés-restaurants de la

cité portuaire réalisent 10 % à 20 % de leur chiffre d'affaires annuel. Le Printemps de Bourges (PDB), quant à lui, génère 10 millions d'euros de retombées économiques. Mais au-delà de cet effet immédiat, le Parisien ou le provincial séduit par Lorient, Bourges ou encore Angoulême quand la fête bat son plein a-t-il raison d'être conquis par cette ambiance unique au point d'imaginer venir s'y installer ?

« Bourges ! Mais pourquoi vas-tu t'enterrer là-bas ? » Alice Jacob, ingénieur chez MBDA, se souvient amusée des cris horrifiés de ses amis parisiens lorsqu'elle a demandé sa mutation dans la ville berrichonne. Elle ne regrette rien. « Je ne suis pas fan de la région parisienne et il s'agissait pour moi d'un choix de vie. Bien sûr, la vie culturelle n'est pas celle de Paris, mais la ville est à taille humaine. » Et le Printemps lui apporte à domicile, sur un plateau, des artistes d'exception. La préfecture du Cher n'avait certes pas la réputation d'être une cité rock'n'roll avant que le fameux festival de musique ne vienne faire vibrer chaque année, en avril, durant six jours, les vieilles pierres de la cathédrale Saint-Etienne et du Palais Jacques-Cœur. En 2018, un record de fréquentation a été encore battu avec 80 000 participants payants et plus de 250 000 spectateurs au total. François Perreau, graphiste, installé à Bourges depuis un an et demi, au hasard d'une opportunité professionnelle, assure que sa vie sociale et culturelle n'est

pas moins riche qu'en Ile-de-France. « Les gens confondent Paris et la région parisienne, dit-il. Nous habitons à Rambouillet, ce qui nécessitait pas mal de transports pour sortir. Ici tout se fait à pied, cinéma, musées, médiathèque. » Quant à l'esprit du festival, il en apprécie la continuité avec les concerts donnés dans le cadre de l'événement Un été à Bourges.

Progressivement, un festival peut en effet contribuer à doper la notoriété d'une ville moyenne au-delà de sa région, voire des frontières de l'Hexagone. « De nombreux festivaliers viennent de Belgique, d'Ecosse, d'Irlande, du Pays de Galles, de Galice, des Asturies, énumère Norbert Métairie à Lorient. Et les enfants du pays, partis vivre ailleurs, reviennent en famille ou avec des amis pour le festival. » Ce type de manifestation peut aussi changer en profondeur l'image peu glamour d'une ville. « Lorient, qui a été reconstruit après-guerre et qui est – disons-le – moche, a longtemps souffert d'un complexe par rapport à ses voisines Vannes et Quimper, des cités belles et préservées. Tout ceci est terminé ! assure Yann Lukas, ancien journaliste d'Ouest France et auteur du guide *S'installer à Lorient* (éd. HélioPoles). Le FIL, en mettant la ville au cœur de la "celtitude", lui a offert un supplément d'âme. »

Pour autant, il n'est pas si facile de capitaliser à l'année sur un événement ponctuel, aussi fort soit-il. « Au début, les Berruyers fuyaient la ville, lors du Printemps, se souvient le maire Pascal Blanc. Maintenant il y a une vraie mobilisation des habitants. » Quarante et un ans après la création du PDB, la municipalité cherche – enfin – à profiter durablement de la dynamique : « Notre projet, qui n'en est encore qu'au stade de la réflexion, dévoile prudemment Pascal Blanc, serait de créer un centre de formation aux métiers des arts et du spectacle. » De son côté, la communauté d'agglomération a décidé de lancer une pépinière dédiée aux start-up de la musique. Objectif affiché de Bourges Plus :

structurer une filière musique et technologies numériques. Un vrai défi quand on sait que les deux-tiers des start-up de la musique sont créées à Paris. Lorient aussi aimerait faire de son festival un fil rouge. « Notre ambition, explique Norbert Métairie, est de conforter le FIL à l'année. Nous menons une réflexion sur la création d'une Maison du festival, qui serait tout à la fois un lieu d'expositions, de conférences, de vente de produits dérivés... »

UN MOTEUR D'ATTRACTION PERMANENTE

Si toutes les villes rêvent de faire d'un rendez-vous culturel annuel un moteur d'attraction permanente, il en est une qui a gagné son pari : Angoulême mérite bien son titre de « capitale de la bande dessinée », et pas seulement en janvier, quand ses quelque 45 000 habitants accueillent 200 000 visiteurs.



Dynamique Le Festival de la bande dessinée d'Angoulême a généré tout un écosystème autour des métiers de l'image.

Le 9^e art a envahi les rues à l'année avec une vingtaine de murs peints et des noms de voies évocateurs – rue Hergé, rue René Goscinny... « Le festival génère une dynamique, qui elle-même suscite l'attractivité, explique Franck Bondoux, délégué général du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême. L'événement nécessite des infrastructures, notamment en matière de transports, dont les habitants profitent toute l'année. Il permet à une ville de taille moyenne comme la nôtre de mieux résister à la concurrence des métropoles voisines. » Un cercle vertueux donc. Tout un écosystème s'est

ainsi développé dans la préfecture de Charente : la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, la Maison des auteurs, des studios, l'espace Franquin, et, bien sûr, Magelis (Pôle de développement de la filière image et de l'audiovisuel numérique) avec le Campus de l'image qui regroupe une dizaine d'établissements d'enseignement supérieur accueillant 1 200 étudiants.

« Je viens de passer trois années passionnantes, liées à la spécificité culturelle de la ville », raconte Théophile Laurent, un jeune Francilien qui, après une prépa Art à Paris, a intégré, en 2015, à Angoulême, l'Atelier, une école spécialisée dans le dessin animé. Quitter Paris ? Sans problème. « J'ai rejoint la capitale de la BD internationale, rappelle-t-il, et aussi une ville où il fait bon vivre. La vie culturelle et sociale est sympa, mais il vaut mieux sans doute être étudiant ou travailler dans le

monde de l'image. Si l'on est extérieur à ce milieu, ça doit être plus compliqué », estime-t-il. Un avis partagé par Léonard Rosset, natif du XI^e arrondissement de Paris, venu à Angoulême pour étudier à l'École des métiers du cinéma d'animation (EMCA) : « J'avoue qu'au début, j'avais vraiment peur de m'ennuyer, mais la vie est agréable, le centre-ville est très actif, même à l'année, et je pense qu'il est plus facile de réaliser de grands projets dans nos métiers ici qu'à Paris. »

« La culture ne tend pas la main. Elle crée de l'emploi » renchérit Franck Bondoux.

Et pas seulement dans l'image. Minka Paillard-Alas Luquetas, qui tient avec son mari des chambres d'hôtes au Château de Maumont, à Magnac-sur-Touvre, à dix minutes de voiture d'Angoulême, se frotte les mains. « Notre établissement est rempli durant tout le festival. Et nos chambres sont déjà réservées pour l'an prochain. » Pour cette ancienne directrice de relations publiques à Paris, Angoulême a acquis, grâce au festival, une identité forte et surtout rajeunie. Loin de l'image de cité provinciale chère à Balzac...